

## LA POLOGNE, PAYS DE NOTRE ENFANCE ?

Été 2011, installation du Pavillon polonais de la Biennale de Venise, un film passe en boucle. Un jeune homme blond, yeux bleus, au milieu d'un stade vide harangue une foule invisible. Cela donne à peu près ceci : « Revenez. Vous nous manquez. La Pologne ne peut pas vivre sans vous. Nous avons tellement à nous apporter. » À la sortie, une femme juive, spectatrice écoeuvée, se demande comment ils ont osé. Au nom de quel devoir de mémoire ? « Qu'ils restent chez eux et qu'ils nous laissent tranquilles. »

Nous avons été élevés, nous les enfants d'émigrés juifs polonais d'avant-guerre, avec cette idée que nous n'avions plus rien à faire ni à voir avec le pays que nos parents ou grands-parents laissaient derrière eux. Oubliée la maison de leur enfance ; enterrés depuis longtemps — si pas gazés et brûlés — les membres de la famille qui n'avaient pas pu ou voulu partir dans les années vingt et trente ; rejetée cette population hostile, les *Polaks*, qui ne les avait jamais accueillis. La blessure était trop vive. N'emportant avec eux que le souvenir de leur yiddishland, nos grands-parents partaient pour leur conquête de l'Ouest, aussi misérable fût-elle. C'était un chemin sans retour (abstraction faite — et c'est peu de le dire — du voyage en sens inverse, pour plusieurs dizaines de milliers d'entre eux, de 1942 à 1944, dans des wagons plombés et sous les yeux de leurs anciens voisins) ; adieu la Pologne, affaire classée.

Or il se trouve que mon patronyme sonne moins juif que polonais, si bien que la Pologne, que je le veuille ou non, me rattrape et me rappelle que je viens aussi de là. On me demande régulièrement la nature de mon lien avec la mère-patrie, avec sa langue, sa culture, sa géographie. Je ne prends pas toujours la peine de préciser que je suis une fille du *shtetl* et non de Gentils, et je me limite à la seule chose dont je sois sûre : la signification de mon nom, une alouette, maigre information, laquelle cache mon ignorance complète de ce qu'est réellement ce pays. Jusqu'ici je l'ai tenu à l'écart de mon imaginaire et de mes champs d'investigation — rien à voir avec lui, rien à chercher de ce côté-là —, probablement pour ne pas trahir ceux de ma famille qui l'avaient fui. Et tant pis pour Lublin, pour Lodz, pour Varsovie. J'ai préféré me rendre au Danemark, sur les traces de Karen Blixen, et retrouver sa maison, Rungstedlund (le bois de Rungsted), que j'imaginai perdue dans la forêt. Le lieu m'a renvoyée à mes ancêtres, d'anciens administrateurs de domaines qui, si j'en crois la légende familiale, s'enrichirent dans le commerce du bois. De sorte que je me demande si en allant vers le Danemark, le pays du Nord, le pays du froid, ce n'était pas déjà une façon d'entreprendre l'inévitable voyage.

Nathalie Skowronek